

Julie Schroell

# Les représentations de l'agriculture : entre mythe et réalité

De nos jours, les agriculteurs sont souvent coincés entre deux paradoxes. A l'échelle européenne, l'image qu'on a d'eux balance en permanence entre une vision bucolique et une autre, nettement plus négative, qu'on voit à la télévision lorsque éclate un énième scandale alimentaire. Un autre paradoxe, c'est que l'image des agriculteurs dans l'opinion publique est souvent positive, mais basée sur une forte méconnaissance de leur activité.

Un voyage de découverte dans le monde agricole luxembourgeois, réalisé dans le cadre de recherches de préproduction pour la réalisation d'un documentaire sur l'agriculture au Luxembourg (sortie prévue pour fin 2010), a permis de confronter cet imaginaire à la réalité du terrain. C'était donc en ayant simultanément en tête l'image de la fermière qui donne des graines aux poules se baladant librement dans la cour de la ferme d'un côté et la vision cauchemardesque d'étables énormes remplies de bétail de l'autre, que je suis partie à la rencontre d'une cinquantaine d'exploitants et de leurs fermes aux quatre coins du pays.

Mise à part ces préjugés, que connais-je réellement de ce secteur ? L'agriculteur-type existe-t-il ? Comment fonctionne réellement l'agriculture ? Comment sont produites nos denrées alimentaires et qu'en est-il des attributs souvent associés à ce métier ? Correspondent-ils à la réalité ou plutôt à des mythes issus de l'imaginaire collectif ? Voici un pe-

tit aperçu de l'hétérogénéité du monde agricole luxembourgeois.

## Les exploitations

Etant donné que l'abolition du système des quotas de lait est prévue pour 2015, un certain nombre d'agriculteurs, ne voyant plus de futur dans la branche du lait de vache, se lancent désormais dans la production de viande ou alors dans des productions de niche, comme les poules pondeuses ou le lait de chèvre.

---

**Beaucoup de paysans estiment que le système des subventions leur donne le titre de *Almosenempfänger* auprès de la population.**

---

Or, la majorité des exploitations visitées travaillent le lait de vache. Ils se différencient au niveau de la taille et de la mécanisation de leurs exploitations, ainsi qu'au niveau du personnel y travaillant.

Trois frères issus de l'immigration hollandaise ont créé sur un même site au nord du pays un grand complexe (« Blaas Frères<sup>1</sup> »), réunissant trois entreprises, dont une exploitation agricole gérée par un des frères. Les deux autres s'occupent de la vente de matériel agricole et d'engrais chimiques. Dans l'ensemble, une vingtaine d'employés travaillent sur le site. Impressionnée par le degré de mécanisation (quatre robots à traire, machines agricoles,...) et par

la taille de l'exploitation, je demande des renseignements à son propriétaire. Celui-ci m'explique que, sur les derniers quarante ans, le secteur agricole a connu une évolution inégale, qu'il « fallait suivre ou laisser tomber ». « Aujourd'hui nous tondons 6 ha de l'heure, au début des années 1970, à deux on faisait 2 ha en un jour. C'est ça le progrès. » A ma demande de savoir combien de vaches il y avait en tout sur l'exploitation, le propriétaire ne savait répondre exactement ; « plus ou moins 500 » (1 000 000 kg lait/an). Trois fils de la famille participent déjà à l'exploitation du site agricole. La configuration des familles a cependant changé. Alors que les épouses des pères participaient activement à l'exploitation de la ferme (traite), les épouses des fils travaillent désormais dans le milieu éducatif ou hospitalier.

Une dizaine de kilomètres plus loin, un agriculteur biologique, spécialisé dans la production et la vente de viande de bœuf, critique les « investissements disproportionnés pratiqués par les agriculteurs au Grand-Duché ». Selon lui, la situation géographique ainsi que la surface des terrains agricoles ne requièrent pas un tel degré de mécanisation. « Mais la politique agricole pousse les agriculteurs vers ces investissements absurdes, et les oblige à s'endetter », estime-t-il.

Un peu plus loin, dans un village de la région de la Sûre, demeurent aujourd'hui quatre exploitations laitières sur les 50 qui y figuraient dans les années 1950. Chacune est gérée par un propriétaire célibataire, dans la cinquantaine, vivant seul ou avec parent(s). Avec ses 100 000

litres de lait par an, par exemple, Joseph se considère lui-même comme petit exploitant « en voie d'extinction, combattant pour sa survie ». Sa mère vient de mourir, il se retrouve seul à la ferme.

Divorcé et père de deux enfants de son premier mariage, Patrick, un jeune agriculteur, se trouve à la tête d'une exploitation familiale, spécialisée dans la reproduction de vaches à lait.

Il vient de créer une nouvelle famille avec sa compagne et leur nouveau-né. Ils partagent la maison avec les parents de Patrick, qui aident encore activement à la ferme. Sa compagne vient elle aussi d'une famille d'agriculteurs. Elle travaille actuellement dans un service d'aide aux exploitations. Elle aimerait travailler à la ferme, mais regrette qu'avec « le prix du lait actuel, nous dépendons d'un deuxième salaire ». Patrick a très peur de l'abolition du système des quotas de lait ; il est outré par le prix du lait actuel, qui tourne autour des 23 cts. Il a participé l'année passée aux nombreuses manifestations du lait à Luxembourg-ville en déversant son lait dans les champs ; « on aimerait rester une exploitation familiale, mais la politique pousse vers la production de masse ». Aujourd'hui, il est en train de construire une nouvelle étable, lui permettant de « s'agrandir ».

## Politique agricole commune et bureaucratie

Tous les agriculteurs rencontrés contestent le système des subventions de la politique agricole commune et revendiquent « une nouvelle politique des prix ».

D'un côté, pour toucher ces primes, un travail administratif et bureaucratique fastidieux s'impose et nombreux sont ceux qui affirment « ne pas mener à bien ce travail ». En outre, beaucoup estiment que le système des subventions leur donne le titre de *Almosenempfänger* auprès de la population.

C'est le cas des quatre agriculteurs de la région de la Sûre, qui éprouvent beaucoup de difficultés à gérer le côté administratif et bureaucratique de leur travail. « Tous les matins quand tu te lèves, tu te demandes ce que tu vas faire de travers », affirme l'un d'entre eux.

Ils font appel à un conseiller agronome pour remplir les multiples formulaires et fichiers informatiques à envoyer au ministère de l'Agriculture (*Flächenantrag, Düngeplan, Viehzählung...*). Ils parlent d'une véritable « chasse aux primes », qui de nos jours sont là non pour « vivre, mais pour survivre ». Ils préfèrent « toucher un bon prix pour leurs produits et ne pas être dépendants des primes », qui représentent actuellement jusqu'à 80 % du revenu des agriculteurs.

Un des propriétaires de « Blaas Frères » déclare passer un tiers de son temps de travail dans son bureau tapissé d'un mur entier de classeurs. Outre le travail administratif, la plupart du temps est consacrée à la comptabilité financière ; « l'exploitation agricole d'aujourd'hui est une véritable entreprise de classe moyenne ». Dans le journal, il me montre l'actualité de la bourse et les spéculations sur le marché des céréales. Selon lui, la « surbureaucratization du secteur agricole » freine énormément le développement

des exploitations ; « s'il faut attendre plusieurs années pour avoir l'autorisation pour la construction d'un nouveau silo, comment veux-tu avancer ? » De même, « l'appareil administratif des ministères, ainsi que les contrôles ne sont pas en faveur d'un développement de l'agriculture ». Engagé dans la politique locale, il plaide pour une libéralisation du secteur agricole ; comme la politique des quotas de lait est incapable de garantir les prix, le marché devrait régler les prix à la place. Il regrette aussi qu'en matière de politique agricole, le gouvernement luxembourgeois a trop longtemps soutenu les petits exploitants. Ceux-ci auraient été « maintenus en vie artificiellement par la politique agricole luxembourgeoise ». De plus, « c'est comme chez tous les métiers indépendants, s'il y a trois électriciens dans un village, il y en a deux qui doivent disparaître ».

## L'image de l'agriculteur dans la société

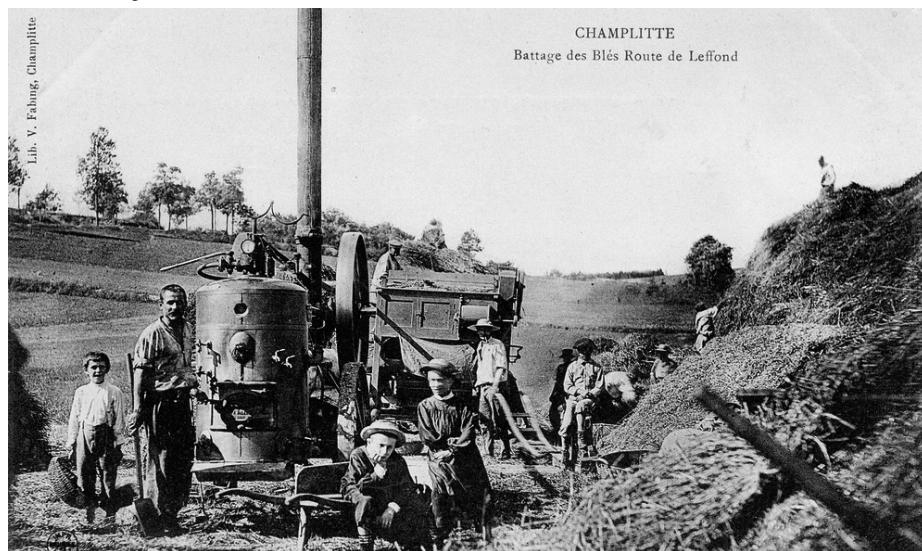
Beaucoup d'agriculteurs estiment qu'un fossé de plus en plus grand les sépare de la société ; ils éprouvent un manque de reconnaissance de la part de la population. « Pour survivre, il faut s'agrandir ; pour garantir les prix actuels du marché, nous devons produire en masse », affirme le propriétaire d'une porcherie, après m'avoir montré les étables regroupant selon leur âge 9 000 truies. Il préférerait « traîner dans la prairie avec 100 porcs », comme le faisait son père.

Depuis les années 1980 et les nombreuses crises alimentaires (surproduction, BSE, dioxine,...), la question du développement durable occupe beaucoup l'esprit des populations et celui des agriculteurs. Mais, « comment pouvons-nous produire durablement, si les gens veulent surtout de la nourriture bon marché et préfèrent un steak importé d'Argentine à un bon steak luxembourgeois ? »

En ce qui concerne la régionalisation de la production agricole, les opinions divergent. Si certains agriculteurs voient dans les produits régionaux le futur de l'agriculture au Grand-Duché, d'autres estiment que dans un monde globalisé, c'est illusoire de croire en cette sorte d'agriculture.

De son côté, l'agriculture biologique est très peu présente au Luxembourg (moins de 4 % des agriculteurs). Plus de 80 % des produits biologiques vendus

© Costas Rodriguez collection





au Grand-Duché doivent être importés. A ma demande de savoir s'ils pouvaient envisager une conversion vers cette forme d'agriculture, la plupart des exploitants répondaient par la négative. Pour eux, « faire du bio c'est comme faire nos grands-parents, c'est aller en arrière », en se référant à l'interdiction d'utiliser engrais chimiques et pesticides. Contrairement à mes attentes, ce sont souvent les agriculteurs en fin de carrière qui se convertissent à l'agriculture biologique, « pour faire plus doucement » ; rare sont ceux qui le font par idéologie.

Un agriculteur biologique engagé m'expliquait, qu'au niveau de la politique agricole « rien n'a été fait pour encourager une conversion ». Depuis peu seulement une section spécialisée en agriculture biologique a été mise en place au Lycée technique agricole d'Ettelbruck.

## Mystifications

Les nombreuses rencontres avec des agriculteurs m'ont permis de constater que ce secteur d'activité est caractérisé par des divergences évidentes ; au niveau de la production des exploitations agricoles, au niveau de la constitution des familles, et au niveau de leur manière de vivre et de penser. Même au Luxembourg, où l'opposition entre la ville et la campagne est moins accentuée que dans d'autres pays, où les vaches broutent encore dans la périphérie de la ville, une certaine déconnexion peut exister entre la population et le monde agricole. Ce petit aperçu non exhaustif permet de constater que l'agriculteur-type n'existe pas. La réalité à laquelle sont confrontés les agriculteurs contemporains est bien plus complexe que les attributs simplistes qui leur sont souvent donnés.

On peut se demander d'où vient une telle méconnaissance du secteur agricole ; d'où vient cette schizophrénie entre la réalité d'un monde agricole mécanisé, moderne, et l'image traditionnelle, rassurante qui nous en est souvent renvoyée ? Il y a, en effet, beaucoup d'images passéistes et figées de l'agriculture avec une mystification de l'agriculteur, alors que c'est un secteur où le progrès technique a été constant. Pourquoi cette image qui date des années 1950/1960 ?

A l'origine de l'écart entre la réalité et l'imagination, mais aussi de cette méconnaissance, la publicité joue un rôle essentiel. Or, l'image de l'agriculture véhiculée par la publicité est entièrement

contrôlée par l'industrie agroalimentaire et la grande distribution. L'agriculture qu'on y montre ressemble à celle – idéalisée – qu'on pratiquait jusque dans les années 1950. On y voit de beaux paysages verdoyants, un peu muséifiés, patrimonialisés, dans lesquels on distingue très peu d'agriculteurs ou alors des paysans « à l'ancienne ». En revanche, les animaux y ont une place importante, mais sans qu'on ne voie la mort. C'est l'image d'une activité naturelle d'où l'intervention de la machine est quasiment absente. Tout semble couler de source.

Les grandes surfaces compensent aujourd'hui le manque de chaleur par l'abondance d'images parfois trompeuses. Les décors, les étiquettes, les emballages sont élevés au rang de signes de qualité. Tout est fait pour inciter à acheter, surtout pas pour réfléchir. Le marché des pays développés est saturé en volume – le ventre des consommateurs est plein – et si l'on veut rajouter de la valeur ajoutée,

il est nécessaire de vendre plus que des calories : du service, de l'image, de l'imaginaire.

A l'opposé, il y a l'agriculture réelle qui utilise des techniques modernes pour produire. Il peut résulter de cette dissociation une forme de dénigrement ou de vision un peu négative de l'agriculture, avec des aprioris : les agriculteurs vivent sur le dos des contribuables, ils polluent, ils gaspillent l'eau...

Un grand travail de communication s'avère nécessaire pour renouer les liens entre le monde agricole et le reste de la société. L'information du consommateur et la formation à la consommation dans les programmes scolaires peuvent être un premier pas. ♦

<sup>1</sup> Note de la rédaction : Les noms ont été changés par l'auteur.

